

Être en exil, être hors de soi, Genève, 27 avril 2013.

Valérie GÉRARD

Voir *L'Expérience morale hors de soi* (Paris, PUF, 2011), *L'Exceptionnalité, Les Conditions politiques d'une vie humaine*, in *Hannah Arendt et l'État-nation*, Tassin, Leibovici, Muhlmann, Kupiec (dir.), Sens et Tonka, 2007.

Reinaldo Arenas, *La Couleur de l'été*.

« Je n'ai jamais éprouvé de solitude aussi cosmique, déshumanisée, imminente et implacable que celle que j'éprouve sur ces plages de Miami. Tout m'est étranger, plastique, monumental et sans âme. Le mystère d'une petite pinède, d'un creux dans le sable, d'une colline ou d'un tertre d'où on pouvait dominer une palmeraie, le mystère d'une brise, d'un sentier poussiéreux, d'un air naturel, d'un jasmin sauvage, d'un fond marin transparent, d'une heureuse rencontre, d'un vaste ciel étoilé, d'une rue avec ses trottoirs et ses porches : tout, tout est perdu... [...] J'ai lu à haute voix quelques uns de mes textes pour me souvenir de toi. Mais rien à faire, je touche et je ne touche pas. Je n'existe pas, cependant je subis mon existence. Je n'appartiens pas à ce monde mais je sais pertinemment que celui dont je ressens le manque n'existe pas. [...] Oui, je meurs de solitude, d'amour je me meurs. Je meurs pour tout ce que je n'ai pas, pour tout ce que j'ai voulu sans l'obtenir. Pour tout ce que j'ai obtenu sans savoir que je l'avais et que j'ai perdu. Pour tout ce dont je n'ai pas su jouir tant que je l'avais. Pour tout ce dont j'ai joui et qui ne m'appartient plus, pour tout ce que je ne ferai jamais. Où trouver un lieu pour y déployer mon épouvante ? [...] Je ne voudrais pas arriver à l'an 2000 et si j'ai tenu bon jusqu'ici (tu sais sans doute que j'ai aussi le sida), c'est dans l'espoir lointain qu'un jour nous puissions nous retrouver et redevenir une seule personne. Cela n'arrivera peut-être qu'après ma mort. [...] Je me souviens de là-bas (pas dans l'au-delà, mais sur l'île) et il me prend l'envie de crier. Je me vois ici et je suis déjà en train de crier. Comment faire pour continuer à vivre ainsi, nulle part, avec un morceau de mon âme là-bas et un autre ici, avec ma vie brisée en deux morceaux ou en mille ? Je ne suis plus que la coquille de moi-même. Telle est ma tragédie. Tu peux la trouver ridicule ou invraisemblable, mais c'est encore pire : c'est simplement ma vie. Jamais cette coquille ne pourra remplir le vide de sa condition de coquille. Jamais je ne pourrai recoller les morceaux de moi-même. Jamais je ne redeviendrai moi ou toi, ce qui revient au même. Et cette mer, cette plage, ce soleil n'ont rien à voir avec l'homme que je fus ; aucune complicité ne nous identifie, aucun de ces lieux ne me reconnaît, ne me reconnaîtra. Même si cent ans passaient, je serais toujours un étranger. [...] Pense à moi comme à une absence infinie mais toujours présente. »

Alfred Schütz, *L'homme qui rentre au pays*.

« Nous avons en commun avec les autres une portion d'espace et de temps, que nous avons à notre disposition », « les membres [de cet environnement] s'éprouvent les uns les autres comme des personnalités uniques dans un présent vivant, [...] ils suivent le déploiement de leurs pensées dans la durée et [...] ils partagent également leurs anticipations respectives du futur, leurs plans, leurs espoirs et leurs angoisses. [...] Pour chacun des membres donc, la vie des autres devient une partie de sa propre autobiographie. [...] Cet aspect change du tout au tout pour l'homme qui a quitté sa maison. Pour lui, la vie au pays n'est plus immédiatement accessible. [...] Il ne peut plus faire l'expérience, en tant que participant à un même présent vivant, des nombreuses relations [...] qui forment le tissu social du groupe natal. Son départ a remplacé les expériences vivantes par des souvenirs, et ces souvenirs ne conservent que l'image du pays natal tel qu'il le voyait lorsqu'il l'a abandonné derrière lui. Le déploiement continu s'est arrêté. [...] La personnalité d'autrui n'est plus accessible en tant qu'unité ; elle s'est brisée en morceaux. Il n'y a plus d'expérience totale de la personne aimée, de ses gestes, de sa manière de marcher et de parler, d'écouter et d'agir ; subsistent seulement quelques souvenirs, une photographie, quelques lignes écrites à la main. La situation de la personne séparée s'apparente, en quelque sorte, à un deuil : « partir, c'est mourir un peu » »

Frank Fischbach, *La Privation de monde* 2011, et *Sans objet* 2010.

Michael Foessel, *Après la fin du monde*, 2012.

Hannah Arendt, *Juger, qu'est-ce que la politique*, *La Crise de la culture*.